

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 14

Artikel: Le monsieur qui écrit au café
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ein sè promeneint su la faire dâi vatsès, on gaillâ qu'ein avâi iena à veindrè, lo criè po lâi brâgâ sa bête. Lambin va, la poncenè po cheintrè se le portâvè, lâi bliossè lo couai, lâi tâtè lo livro; enfin, fâ cein qu'on fâ quand on vâo atsetâ on ermaille, et demandè se l'étai bouna lacélique.

— Oh! po cein, vo paodè comptâ, repond lo gaillâ; l'ein a quasu dou seillons pè traita; dix-huit litres per dzo!

— Dix-huit litres! se fâ Lambin ein s'ein alleint, l'est onna rude gotta.

— Eh bin! se lâi recriè lo gaillâ que veindâi la vatsè, le ne vo convint pas? Vo z'assuro que l'est portant'na bouna bête.

— Ne dio pas, se repond Lambin, sein pi sè reveri; mâ faut trâo dè temps po la frairè; et s'ein va ein vouâti on autra.

Le monsieur qui écrit au café.

Le « monsieur qui écrit au café » est d'autant plus exigeant et atrabilaire, qu'il a conscience d'être un mauvais consommateur. Il sait qu'on le regarde avec défiance, dès qu'il lance la phrase consacrée : « Garçon, un bock et de quoi écrire! » et il s'insurge d'avance contre le mauvais vouloir probable du personnel du café.

Si le buvard qu'on lui apporte n'est pas copieusement pourvu de papier à lettres et d'enveloppes, si l'encre est épaisse et la plume impossible, ce qui arrive d'ailleurs huit foix sur dix, le « monsieur qui écrit au café » se livre à d'amères récriminations. — « On n'a jamais vu une maison pareille, » grommelle-t-il en bouleversant le buvard et en appuyant rageusement la plume indocile sur le papier, « c'est à dégoûter de venir faire sa correspondance au café. »

Observation que les garçons accueillent au surplus avec un air qui signifie clairement : « Si tu n'es pas content, va écrire chez toi. »

Lorsqu'il a brisé les premières résistances du personnel, lorsqu'il a réussi à faire emplir l'encrier, à se faire donner une plume neuve, le « monsieur qui écrit au café » s'installe et se met à griffonner, tout en humant de temps à autre, le plus économiquement possible, une gorgée de son bock.

Tout en écrivant, il observe ses voisins, et si l'un d'eux, placé trop près, jette involontairement les yeux sur le buvard, il lance à l'indiscret un regard féroce.

Une heure, deux heures se passent ; le « monsieur qui écrit au café » a toujours devant lui sa consommation primitive et ne fait pas mine de la renouveler.

Enfin, il se redresse, lance un appel retentissant, et lorsque le garçon, la bouche en cœur cette fois, lui dit : Monsieur désire? le « monsieur qui écrit au café » répond avec emphase : « Un timbre-poste! »

Après quoi il paie et s'en va, laissant un « pourboire » de dix centimes, qui représente presque le prix du papier, de l'encre, de la plume....

Ce qui ne l'empêche pas de se dire, de la meil-

leure foi du monde : « Décidément, on a bien tort d'aller faire sa correspondance au café... »

Le dernier des Villaz.

XII

Tout à coup, un pétilllement d'étincelles retentit dans la nuit ; les sentinelles, réveillées en sursaut, se précipitèrent hors des casemates où elles avaient l'habitude de se réfugier pendant les soirées trop fraîches, et aussitôt les cris de : *au feu! au feu!* s'élèverent de toutes parts.

L'aile droite du château de Romont brûlait. Les flammes s'échappaient avec une violence inouïe, comme d'un cratère, et projetaient sur le ciel de longues trainées sanglantes.

C'était un spectacle magnifique et effrayant à la fois.

Les sons du cor se mêlaient aux appels et aux cris. En quelques minutes, tous les habitants du manoir se trouvèrent dans la cour : les femmes échevelées pressant leurs enfants contre leur sein ; Marguerite et sa mère, se soutenant l'une l'autre, enveloppées dans leur mante, et ouvrant des yeux pleins d'effarement ; le chapelain était aussi là, la tête découverte, les pieds nus, consolant la châtelaine et sa fille éploée, le gros majordome fou de terreur et pâle comme la mort.

Le comte, une hache à la main, s'élança à la tête de ses gens d'armes. Au milieu du tumulte et de la confusion générale, on parvint cependant à former une chaîne ; bientôt les baquets d'eau passèrent de mains en mains, et arrivèrent par des échelles aux hommes hardis qui avaient grimpé sur le toit.

Heureusement qu'il n'y avait pas de vent ; bientôt le feu diminua ; des tourbillons de fumée noire remplacèrent les flammes.

Mais au moment où l'on se croyait complètement maître de l'incendie, une voix perçante, partant du côté opposé, répéta ce cri lugubre : *au feu! au feu!*

Cette foule d'hommes d'armes, de varlets, de femmes, eut un nouveau tressaillement d'effroi ; une mortelle angoisse se peignait sur tous ces visages qui interrogeaient anxieusement le ciel.

On voyait de petites flammèches traverser l'air comme des papillons de feu.

— C'est la chapelle qui brûle ! s'écria le chapelain hors de lui. O mon Dieu qui êtes au ciel, venez à notre secours !

Et, disant cette prière, il tomba à genoux, les mains jointes.

Avant que les échelles fussent placées, le clocher entier flambait ; on eût dit un immense jet de feu retombant en pluie d'étincelles.

Il fallait préserver le château qui était adjacent ; quelques hommes montèrent sur son toit. Comme ils se retenaient aux saillies d'une lucarne, le plus gros, se tournant soudain vers un de ses compagnons, lui dit à l'oreille :

— Je ne sais si je rêve, mais il me semble apercevoir là-bas, derrière la quatrième cheminée, quelqu'un qui se cache.

— Tu as raison, répondit-il, je distingue une tête... une grosse tête...

— Si c'était l'envoyé de Satan qui a secoué sur nous les flammes de l'enfer ! Tu diras ce que tu voudras, Jacquelin, mais des incendies qui éclatent ainsi l'un après l'autre, c'est bien singulier. Il y a quelque chose là-dessous. Moi, je dis qu'il faut qu'on ait mis le feu...

— Jésus ! Marie !... tu pourrais bien ne pas te tromper... car depuis quelque temps il se passe des choses